

Le cancer d'Ulysses S. Grant *

par Bernard HCERNI **

L'histoire apprend que le général Grant fut le principal artisan de la victoire du Nord à la fin de la guerre de Sécession. Né en 1822, sorti de West-Point, il fit ses premières armes pendant la guerre du Mexique. Après un retour à la vie civile, il reprit les armes lors de la guerre de Sécession où il se distingua au point d'être chargé du commandement des armées du Nord par Lincoln qui se libérait ainsi pour se consacrer aux problèmes politiques. Après la prise de Richmond, il reçut la reddition du général Lee à Appomattox en 1865. On sait moins qu'il fut élu Président des Etats-Unis en 1868, puis en 1872 sous la bannière du Parti Républicain. Là où Lincoln avait préconisé une politique d'apaisement destinée à réconcilier l'ensemble des Etats, il laissa se développer des mesures de vexation et de répression. On sait moins encore - ce n'est plus que de la petite histoire - qu'il mourut d'un cancer de la gorge (2,3).

C'est le 2 juin 1884, alors qu'il mord dans un fruit, que Grant ressent une violente douleur dans la gorge et la face. Cet épisode aigu fait place à une sécheresse buccale et à une dysphagie d'évolution irrégulière, mais suffisamment désagréable pour qu'il accepte la proposition d'un ami de voir un médecin. Un chirurgien connu l'examine superficiellement et détecte une excroissance de la base de la langue. Ce chirurgien lui laisse une ordonnance et lui conseille de consulter son médecin, le Dr F. Barker, sans prendre contact avec ce dernier - gêné peut-être d'un point de vue déontologique d'avoir examiné l'illustre patient sans y avoir été invité par son médecin habituel ? - et surtout sans savoir qu'il est parti en Europe pour plusieurs semaines. Comme le traitement est suivi d'amélioration et sans doute en raison du déni habituel dans de tels cas, il se passera trois mois avant que Grant, sur l'insistance de sa femme, se décide à consulter Barker. Après examen, celui-ci va adresser le général au Dr J.H. Douglas, l'un des premiers oto-rhino-laryngologistes de New York. Grant et Douglas se connaissent bien

* Communication présentée à la séance du 24 juin 1989 de la Société Française d'Histoire de la Médecine.

** Université de Bordeaux II et Fondation Bergonié, 33076 Bordeaux cedex.

depuis la guerre de Sécession. Douglas repère aisément une lésion qui s'étend à l'amygdale et au voile du palais et qui, après biopsie, sera identifiée comme un carcinome épidermoïde. Après la consultation de plusieurs médecins et chirurgiens, la décision est prise de ne pas opérer pour éviter une mutilation inutile et pour ménager au malade un relatif confort par des mesures symptomatiques : applications locales quotidiennes de cocaïne, alcool et morphine sous-cutanés. Ces mesures n'empêchèrent pas une aggravation régulière qui conduira l'entourage de Grant à lui faire quitter la ville de New York pour un climat jugé plus sain dans les Adirondacks où il sera hébergé chez un philanthrope qui lui offrira son chalet. C'est là qu'il mourra, après des semaines de souffrances au terme d'une courte et calme agonie.

L'origine de ce cancer fut discutée. Une prédisposition héréditaire fut écartée. Grant fumait le cigare et on évoqua le rôle du tabac d'autant plus que sa responsabilité avait été soulevée un siècle plus tôt par l'anglais J. Hill ; on incriminait l'irritation locale que son usage entraînait, surtout s'il était consommé en grande quantité. Tel Freud quarante ans plus tard, Grant payait la rançon d'un plaisir auquel il ne renonça qu'à la demande instante de ses médecins. On évoqua moins, sans doute à cause de la personnalité de l'intéressé, le rôle de l'alcool (Grant avait été exclu de l'armée en 1854 pour intempérance). En revanche, on parla beaucoup de l'influence possible de soucis matériels qui assaillaient l'ancien président : il avait prêté son nom à une officine financière douteuse dont la banqueroute venait d'être déclarée. Grant n'avait jamais été doué pour les affaires ; son sens de l'honneur favorisa peut-être une situation conflictuelle personnelle, génératrice de troubles.

Ce cancer eut au moins une conséquence bénéfique. En ancien soldat endurci, Grant demanda à être renseigné sur son état et son devenir, ce que ses médecins firent avec la netteté et le doigté voulus. La situation matérielle de l'ancien président était précaire et il comprit qu'il allait laisser sa femme et ses enfants dans le besoin. Il avait été sollicité à plusieurs reprises par des éditeurs pour écrire ses mémoires. Il pensa qu'il y avait là une possibilité à exploiter. Ce fut Mark Twain, qui était au faite de sa gloire après la publication des *Aventures de Huckleberry Finn* et qui avait antérieurement sollicité Grant qui signa un contrat avec une firme d'édition. Twain était aussi peu doué pour les affaires et il s'engagea de façon risquée pour des mémoires qui étaient à écrire par un homme mortellement atteint. En fait, Grant passa ses derniers mois à écrire un volume qui fut comparé aux *Commentaires* de Jules César ou au *Mémorial* de Sainte-Hélène. Quelles que soient ses qualités, ce livre obtint un énorme succès avec plus de 300.000 volumes vendus dans la décennie après son décès, tandis qu'un chèque de 200.000 dollars était remis à Julia Grant.

Peut-être distrait par ce devoir d'écriture, Grant fut un malade exemplaire : courageux, lucide et coopérant. Quand au printemps 1885 Barker, sur le point de repartir en Europe, vint saluer son patient, celui-ci lui dit : "Je suppose que vous ne vous attendez pas à me revoir". "J'espère bien que si", répondit Barker, ce qui appela la remarque : "Vous avez dit "j'espère" et non pas "j'y compte". Rapidement privé de parole, Grant communiquait avec ses médecins par des notes écrites dont plus de cent furent conservées et déposées à la Bibliothèque du Congrès. Il faisait à l'occasion des

observations de type médical. A propos de la cocaïne, il notait : “La conclusion à laquelle je suis arrivé dans mon cas est la suivante : prise convenablement, elle donne un merveilleux soulagement de la douleur. Graduellement, la région autour de l’endroit où elle a été appliquée devient engourdie et partiellement paralysée. La sensation n’est pas agréable ni douloureuse”. Il demanda de ne pas faire l’objet de mesures de sauvetage héroïques en cas de complication : “Je réalise pleinement que mon organisme est menacé de dissolution par trois possibilités : par hémorragie, par strangulation, par épuisement”. Il avait remarqué que les deux premières complications pouvaient apparaître brutalement, tandis que l’épuisement était “mathématiquement” prévisible : il avait calculé qu’il mourrait ainsi le 10 juillet et il rendit le dernier soupir le 23 juillet 1885.

Il fut soumis à diverses pressions ou sollicitations pour recourir à des remèdes présentés comme merveilleux, mais il ne se laissa nullement séduire tout en déclarant que “les médecins ne rejettent aucun traitement parce qu’ils ne l’ont pas proposé eux-mêmes”. Il ne put toutefois empêcher qu’après sa mort une page de publicité présente un malade guéri par le S.S.S. après un cancer de la langue, “comme avait le général Grant”.

Ulysses Grant fut un malade célèbre. L’Amérique avait oublié ses huit années de présidence naïve et maladroite pour ne retenir que le héros de la guerre de Sécession. D’innombrables visiteurs vinrent à lui et son déplacement dans les monts Adirondacks lui permit de se soustraire au nombre excessif d’“amis” qui se déplaçaient trop facilement à son domicile proche de Central Park. Sa maladie fut la proie de journalistes à l’affût de nouvelles sensationnelles ou d’indiscrétions. On raconta que l’un d’eux alla jusqu’à séduire la bonne de la maison d’en face pour mieux l’observer dans sa chambre... Selon les phases de l’évolution de sa maladie, elle occupait la “une” des journaux ou était reléguée en pages intérieures. A lire les extraits de la presse on pense aujourd’hui à la fin du président Tito qui fut aussi une longue agonie soumettant les journaux aux risques d’un pronostic (1).

Huit ans après Ulysses Grant, Grover Cleveland fut atteint à son tour d’un cancer de la mâchoire (gencive). Il était président en exercice d’un pays qui connaissait une période de dépression et on jugea préférable de garder sa maladie secrète. Il fut opéré à deux reprises discrètement, sans cicatrice visible et avec un appareillage endobuccal lui permettant de parler en public.

Il guérit et ce n’est qu’en 1917, neuf ans après sa mort des suites de troubles cardiaques, qu’un de ses médecins révéla son cancer. Plus tard, Lyndon B. Johnson présenta un cancer cutané qui ne fut également révélé que dix ans après sa mort (1967). Au contraire, le président Ronald Reagan souffrit d’un cancer du côlon, puis d’un carcinome de la pyramide nasale auxquels fut donnée une large publicité, avec une issue plus favorable que pour le général Grant. Pour ce dernier, il n’est pas sûr que les traitements d’aujourd’hui changeraient grand chose à l’évolution d’une tumeur grave et reconnue tardivement. Ils l’empêcheraient peut-être d’écrire ses mémoires ou l’obligeraient de recourir à... “un nègre” !

RÉFÉRENCES

- (1) HERNI B. La formulation d'un pronostic. In : *50 réflexions sur la médecine*. Paris : Doin, 1984 : 193.
- (2) NELSON RB III. The final victory of general U.S. Grant. *Cancer* 1981 ; 47 : 433-6.
- (3) PATTERSON J.J. The dread disease. Cancer and modern american culture. Cambridge (Mass.) : Harvard Univ. Press, 1987 : 1-11.

SUMMARY

A few years after the end of his second term as President of the US, general Grant had a head and neck cancer, probably due to excessive tobacco and alcohol consumption. No specific treatment was possible and his death occurred after one year. During this time he wrote his "Personal memoirs", mainly to insure money to his family. He was a good patient : courageous, lucid and cooperative. He was also a famous patient, with many friends and journalists around him, as usual in such circumstances.